

GEORGES DRANO

---

LE PAIN  
DES  
OISEAUX

poèmes

ILLUSTRATIONS DE HENRI LE VIENNOIS



*contacts*

EDITIONS SOURCES  
BOISGERVILLY  
I.-&-V.

# LE PAIN DES OISEAUX



*Le Village*

GEORGES DRANO

---

LE PAIN  
DES  
OISEAUX

poèmes

ILLUSTRATIONS DE HENRI LE VIENNOIS



*contacts*  
EDITIONS SOURCES  
BOISGERVILLY  
I.-&-V.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de ce Recueil  
300 exemplaires sur Hélios CDR  
30 exemplaires sur Alfa Mousse,  
avec autographe numérotés de 1 à 30  
et 5 exemplaires Nominatifs avec  
un poème inédit autographe et un  
dessin original de H. Le Viennois

Le tout constituant proprement  
l'Édition Originale

*à Nicole*

## LA MORT DANS L'ÂME

Je suis mort trop souvent  
aux cris déchirants des printemps  
pour ne plus me souvenir du poids d'une rose  
au creux de mes mains  
Il me suffit de faire le décompte  
de mes jours de pauvreté  
Il me suffit de prononcer lèvres de neige  
le nom de ma solitude  
pour entendre de nouveau  
les voix qui me firent naître  
Que meure cette saison de vieille mélancolie  
Je ne sais plus la couleur de l'aube  
ni le nom des douces bêtes de fatigue  
que je désaltérais  
Je ne sais plus les hautes herbes  
et les arbres sages qui protègent nos amours  
ni la paille folle où craquèrent nos ivresses  
Verrai-je un jour monter cette demeure calme  
dont j'ai tant rêvé ?

Sentirai-je encore le poids des greniers  
sous l'abondance des moissons ?  
Je ne sais plus  
le ventre blanc de l'aube saigne  
comme l'oiseau lapidé par les enfants cruels  
Le soleil pâle recule le miracle des blés  
et la lune se brise dans les mares  
aux portes des villages  
Je ne sais plus  
Demain sur les chemins bleus  
la caille et la perdrix diront le glas  
Demain l'églantier et l'aubépine mourront  
mourront la rose ronde et le glaïeul  
le lys et le lilas  
Demain sur les chemins bleus  
l'églantier et l'aubépine  
seront mes cendres.

## L'AUTOMNE FUT SI GRAND

Les routes sont devenues trop courtes pour mes voyages  
et puisque chaque matin s'effeuille et meurt sans soleil  
et que les oiseaux tremblent du chemin  
qui leur est promis  
quel arbre redira maintenant mes paroles

L'automne fut si grand  
et si grande son ombre sur les aubes tristes

Peut être que dans une autre saison  
Je marche le long d'une longue rivière  
guidé par le chant de l'eau  
Peut être que je contemple dans un autre été  
le front rouge que font les moissons  
dans l'arc des midis.

L'automne fut si grand  
et si grande son ombre sur la lumière des voix

J'ai dans le sang une odeur de rosier sauvage  
Je rêve de noces dans le printemps  
du grand réveil des sables sous le soleil  
D'eau-vive et de feuilles fraîches sur mon front  
et des mille mains de l'herbe pour cueillir mes larmes

L'automne fut si grand  
et si grande sa voix dans la voix des saisons

La cendre de mon cœur se recueille  
et meurt aux creux de mes mains  
Et le songe des lampes va peut-être s'éteindre et finir là  
puisque chaque matin s'effeuille et meurt sans soleil  
et que mes rêves tombent sur le sol en boucles coupées

L'automne fut si grand.

Mains contre le ciel j'épelle à haute voix  
le déchirement de ma solitude qui m'a rendu captif  
de ce qui fut toujours au bout de mes doigts  
Mes gestes sont devenus si courts  
devant la distance qui nous sépare  
que les montagnes seront toujours les montagnes  
les rivières les rivières et les plaines les plaines  
Autrefois il suffisait que je me tourne vers Toi  
pour faire monter de la terre ton visage pensif  
qui me regardait venir de loin  
Ton visage s'est trop longtemps attardé dans mes yeux  
pour que je puisse l'oublier ainsi  
et si je le perds un jour je pourrais le retrouver  
au fond des fontaines qui furent tes miroirs  
ces fontaines de soir d'été où tu te reposais  
des longues courses de l'amour  
Comme un champagne à l'oreille  
j'entends encore le fourmillement des feuillages du printemps  
printemps voleur de sommeil  
grande insomnie tapageuse  
les champs et les chemins devenaient soudain silencieux  
et Toi jeune fille sauvage tu m'apparaissais  
chaque jour à la barrière du pré  
exactement à l'endroit où je t'avais laissée la veille  
Et il en était ainsi de printemps en printemps  
d'année en année tu refleurissais toujours  
dans la chaude courbe de mes paroles



et mes voyages lointains étaient ces mauvais rêves  
dont je riais près de Toi  
Puis le printemps s'en est allé  
un pauvre sourire au coin du ciel  
Maintenant j'ai fait le tour de la grande fête du miel  
et je ne t'ai rencontrée nulle part  
J'ai parcouru tous les jardins en toutes les saisons  
aucune corolle n'a retenu le bruit de tes paroles  
aucune fleur ne m'a fait confiance de ton passage  
et même les grands arbres où tu prenais jadis ombrage  
sont restés muets dans le vent triste  
Dans les grands bals du soir  
j'ai cherché le rythme et la musique de ton cœur  
Mais la nuit s'est refermée sur moi  
comme une profonde abbaye  
et j'y suis demeuré seul tel l'enfant égaré  
dans un palais vaste et inconnu et sombre  
l'enfant qui a peur de son pas  
qu'il entend résonner très loin derrière lui  
J'ai appris toutes les chansons colorées  
qui glissaient le soir sur les rivières  
J'ai écouté tous les rires fleuris  
sous les ombrelles dans l'après-midi des jardins  
Mais jamais ne t'ai retrouvée  
Alors je me suis assis au seuil  
de la dernière maison du village  
à deux pas des comptines d'enfants  
chansons des saisons d'autrefois  
Je suis devenu cet arbre promis à la hache  
Je suis devenu plus fragile que la fleur  
dans la fureur incompressible de l'ouragan  
Je suis errant dans un long corridor parcouru par le vent  
un très long corridor où battent sans cesse des portes  
qui ne mènent à rien  
Je n'irai plus jamais chanter entre les clochers

ni cueillir des fleurs sur les étangs  
pour t'en faire des colliers  
Je ne savais pas que la moisson  
pouvait se faire dans la tristesse  
Pour Toi j'aurais fait des bouquets d'étoiles  
pris des brassées de soleil des gerbes  
des tresses toute une moisson de soleil  
J'aurais rattrapé les biches dans leurs courses  
pour découvrir dans leurs yeux  
l'image des halliers secrets  
D'un battement d'aile j'aurais fait un voyage  
J'aurais jeté des ponts sur tous les fleuves  
fleuri des barques sur toutes les rivières  
marché sur les eaux  
pour aller vers TOI  
Mais jamais je ne t'ai retrouvée.

## A LA FONTAINE

Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine  
Puiser de l'eau, et je reste au beau milieu du chemin  
Avec mon seau de bois avec ma peine.  
La nuit porte des ombres comme des caravelles  
Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine.

Pourtant il y avait là, l'eau riche  
L'eau sans aventure, l'eau simple entre les pierres  
L'eau fraîche, au regard, à la main, à la soif.  
Pourtant il y avait là l'eau inépuisable  
L'eau intarissable, l'eau riche sans aventure

Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine  
Puiser de l'eau, et je pleure au beau milieu du chemin  
Avec mon seau de bois avec ma peine  
La nuit porte des ombres comme des caravelles  
Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine.



*Le Vieux*

Elle passe par d'autres chemins que je ne connais pas  
Elle va vers des eaux que je ne connais pas  
Autrefois elle riait et chantait puisant de l'eau  
Peut-être qu'elle rit et chante dans les chemins  
Près des eaux que je ne connais pas.

Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine  
Puiser de l'eau, et je reste au beau milieu du chemin  
Avec mon seau de bois avec ma peine  
La nuit porte des ombres comme des caravelles  
Celle que j'aime ne viendra plus à la fontaine.

## JE SUIS CETTE OMBRE AU SEUIL DE TA DEMEURE

Je suis cette ombre au seuil de ta demeure  
J'apporte le pain large et les poissons de lune  
Regarde des oiseaux de passage  
se posent sur mes mains  
et cherchent à travers mes feuillages  
comme un toit perdu.  
Le cheval de fable m'a dit  
qu'il sait des prairies plus grandes que la mer  
où l'amour à midi se fait parmi les fleurs  
Sauras-tu écouter cette voix monocorde  
végétal viril qui monte des sillons  
J'ai le sens des semailles au pesant d'or  
J'ai rêvé d'évasion dans les greniers à foin  
Je suis cette ombre au seuil de ta demeure  
ouvre ta porte à ma chanson d'arlequin  
et la flamme et l'enfant danseront  
danseront jusqu'au dernier matin  
Reverrons-nous le chemin de nos amours  
au-delà des brumes d'un éternel automne  
Chaque feuille qui meurt chaque feuille qui tombe

porte-t-elle la promesse d'un renouveau certain  
Dans le bois la chrysalide laborieuse  
tourne son mystère vers la lumière  
Reverrons ce papillon porteur de couleurs  
à l'orée du matin où tournent les orages  
Et l'éclat des bourgeons porte-t-il la promesse  
de la fleur et du fruit.  
Je ne veux plus être cet enfant triste  
adossé au mur de la ville sans oser y entrer  
Je ne veux plus qu'on me dise fou  
parce que je parle aux pierres aux plantes et aux oiseaux  
Regarde j'ai tellement rêvé de toi dans les nuits  
que j'ai capturé toutes les étoiles dans mes yeux  
Une à une j'ai regardé s'éteindre  
les lumières de la ville  
sachant qu'aucune ne m'avait attendu  
Je suis cette ombre qui rôde sous les arbres  
aux portes des villages  
cette ombre qui vole les fruits des vergers  
J'ai trop attendu la moisson  
J'ai pleuré le coquelicot coupé  
la récolte injuriée par les enfants sauvages  
Je sens au creux de mes mains  
éclore des fleurs surprises de soleil  
J'ai dormi dans les pierres  
Je sais la condamnation du silence  
les cailloux que jettent les gamins  
Des oiseaux attentifs dépositaires de chant  
m'ont pourtant conté mes propres victoires  
Même le cheval de fable  
et le passeur de fleuve m'ont dit de revenir  
mais les cailloux énormes qu'ils m'ont jetés  
peuplent encore ma mémoire  
et je vois tourner dans mes nuits  
l'éclat de lune de leurs faux

Mes épaules de force feront le tour de la nuit  
J'irai jusqu'aux sources du fleuve  
chercher la légende qui me justifiera  
et tous les oiseaux désemparés de ma tristesse  
me suivront avec leurs chansons blanches  
Les dormeurs du village n'entendent pas ma voix  
Toi non plus tu ne me comprends pas  
Pourtant je t'avais dit qu'au fond de mes voyages  
il y a une herbe triste et des chevaux sauvages  
que mon printemps captif passe par d'étroits chemins  
où les fruits respectés  
explosent comme des triomphes  
Comme une épave je me couche sur le sable  
et les algues lentes de mes mains  
dessinent dans l'espace une haute figure  
qui ressemble à la mort  
oiseleur de l'aube à la tête perdu  
Je n'ai plus le sens et la mémoire du chemin  
et je garde en secret le silence du bronze.

Si tu viens  
Je t'ouvrirai la barrière du pré  
Nous irons cueillir les cris des oiseaux dans les campagnes  
et tu t'émerveilleras de la fuite d'une fontaine sur la feuillée  
et tu me parleras du pays de ton premier âge  
dans une odeur de tilleul et de cueillette de romarin.

Si tu viens  
ta joie triomphera sur les cris de ma douleur  
Dans l'odeur épanouie du pain chaud dans le matin  
Dans le parfum des foin coupés  
dans l'eau légère et fraîche que l'on boit dans la main  
Je retrouverai la fête vivante qui brillait dans tes yeux

Viens  
A l'heure où le ciel et la terre se partagent les étoiles  
nous danserons encore sur les dunes  
en souvenir des chansons assises sur le rivage  
et nous irons jusqu'au dernier village  
où longtemps le sable chanta dans mes mains  
avant de retourner à la terre.

Tu t'avançais seule parmi les blés, les orages étaient légers sur tes mains, et le beau temps sortait de ses ruines.

Tu touchais les eaux du ciel avant de les donner à la terre et j'applaudissais à la récolte

D'un trait de plume un oiseau traçait une fleur sur un rocher, elle ressemblait à mon espoir

mais Toi tu disais que même les fleurs sur les rochers se fanent

Mais moi j'avais caressé l'eau des fontaines avant d'abreuver les chevaux

et les chevaux t'ont conduit jusqu'au seuil de ma maison

Alors j'ai congédié les lampes car ce sera toujours l'aurore.

Sur la route déserte de BRASPARTS l'épaule écorchée de la montagne face au soleil  
et les jeux solitaires du vent sur l'eau de lune des marais

Sur la route déserte de BRASPARTS le dernier cri perdu très loin dans l'herbe brûlée des landes  
et les jeux solitaires du vent sur l'eau de lune des marais

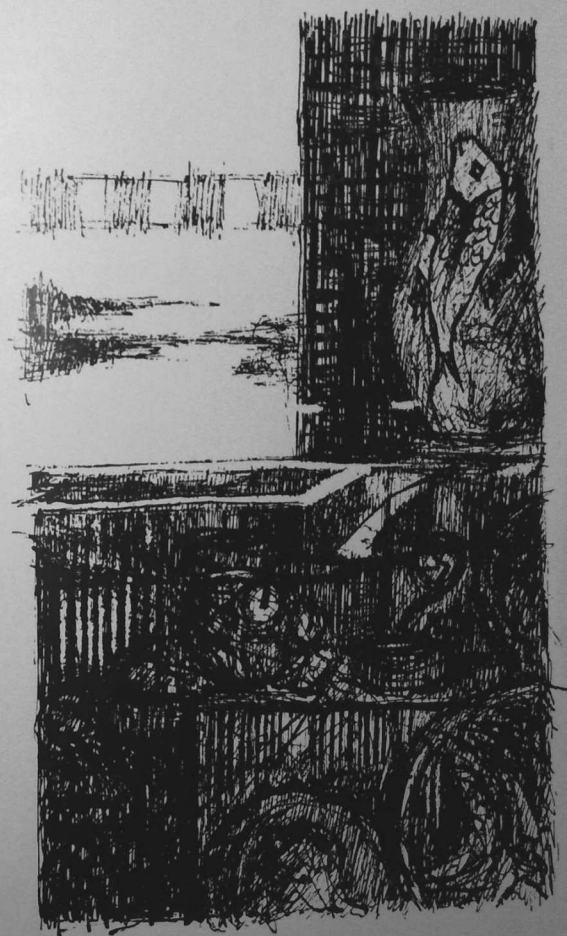
Sur la route déserte de BRASPARTS la visiteuse apprivoisée des sentiers perdus  
des reflets de fleurs d'eau dans les cheveux  
des jongleries d'oiseaux allumées dans les mains  
et les jeux solitaires du vent sur l'eau de lune des marais

Sur la route déserte de BRASPARTS la visiteuse aux yeux de clairs matins  
et les pétales rouges de mon sang qui s'effeuille  
des reflets de fleurs d'eau dans les cheveux  
et les jeux solitaires du vent sur l'eau de lune des marais

Sur la route déserte de BRASPARTS  
les pétales rouges de mon sang qui s'effeuille

## RENCONTRE

Tu es venue à moi dans le matin léger  
dans la lumière de lys  
et le vol ouvert des perdrix  
J'ai renversé ton épaule  
dans le tumulte du ruisseau  
et les eaux se sont mises à chanter  
et la tête à l'envers sous le poids des forêts  
tu as saisi mon cœur comme un oiseau frileux  
Dans le tendre prétexte du printemps  
tes gestes de soie joyeuse  
ont reconnu en moi l'ardente récompense  
ils ont changé tout l'or solitaire de mes rêves  
Là où commence le jour je suis revenu  
d'une longue aventure aux artifices étranges  
A l'insu des moissons tu portais sur ton front  
le baptême d'une saison couleur d'oiseaux.



Le Vieux

LA PETITE CAILLE DE TRISTESSE  
DU CREUX DE TES YEUX

Ce soir j'ai tué la caille et mon poème est mort  
Pourtant aux marches de l'église  
Un prophète m'a dit que les oiseaux renaissent  
Dans les yeux des bien-aimées  
Mais la nuit a posé sur moi sa colère  
Comme un bouquet d'orties  
Les chemins de jadis ont pénétré mes yeux  
Quand les oiseaux portaient le ciel sur leurs ailes  
Et que les sources perpétuaient le chant sauvage de la terre  
Quand j'avais l'audace de rire dans le soleil  
De ce rire flambant comme le miel en éveil  
Alors j'avais tout le fleuve à moi  
Pour rêver de voyages  
Maintenant dans ma nuit d'âme folle  
Et de lampe endormie  
Mes larmes effacent une à une mes dernières victoires  
Et brillent d'argent fin comme un songe  
Au fond d'une prison



Ce soir j'ai tué la caille  
Elle ne viendra plus avec son cri roux  
dans le silence des semailles  
Me dire l'âme des fougères et l'évidence de l'automne  
Elle ne viendra plus la petite caille de tristesse  
Du creux de tes yeux  
Je l'ai tuée d'un éclat blanc de soleil  
Un soir où tu gouvernais mes gestes  
Avec un doux sourire aux lèvres.

Comme la douce souvenance d'une source  
Toutes les fleurs se penchent sur ton épaule  
Lorsque tu dors  
Et le soleil se hâte dans sa course  
Pour rattraper vivant ton regard qui s'enfuit  
Et les poissons qui glissent sous le lys de tes paupières  
Peuplent ton rêve de fuites argentées  
Au mouvement de la mer  
Ton sommeil prisonnier dans un buisson d'abeilles  
Porte le poids secret de dangereux parfums  
Qui demeurent en mes veilles  
Comme une habitude de lampes  
Toutes les fleurs d'été visitent ton souffle d'innocence  
Et je suis toutes tes poses avec des gestes ensablés  
Tu connaîtras l'éveil dans la cage du matin  
Avec les graines des oiseaux  
Sous le bonjour des ailes  
Ou dans le ventre des moissons  
Je te ferai captive de ma lyre  
Derrière le dernier feuillage de mon poème

Et la gymnastique savante de mes mots  
Te couronnera de fables en habits musiciens  
Je te protégerai de mes mains innombrables  
Qui se posent sur toi en bouquets allumés  
Et déposent tes rêves dans l'ordre de la terre  
Et je tisserai dans le ciel de ma poitrine  
Une toile tintante de miel  
Où ton cœur se prendra.

## LE PAIN DES OISEAUX

Tu es seule dans la campagne  
et chaque matin te retrouve les yeux  
pleins d'îles et de voyages lointains  
Tu donnes du pain aux oiseaux  
sans savoir qu'ils tourneront longtemps  
dans ton regard où tous les chemins se rencontrent  
Petite fleur sauvage promise au secret des jardins

Tu rêves sur l'aire des étangs  
d'un espoir de voile et de haute-mer  
Tu donnes du pain aux oiseaux  
sans savoir que leurs longs vols l'emporteront  
loin des portes et des jardins  
dans la grande fable de la mer  
Petite fleur sauvage des chemins  
qui mènent aux bals et aux étangs

Tu loges ton cœur dans le soleil des feuilles  
et chaque matin te retrouve les yeux  
pleins d'îles et de voyages lointains  
Tu donnes du pain aux oiseaux  
sans savoir que le bruit de leurs ailes sous la pluie  
te parle d'un nouvel amour  
loin des portes et des jardins  
Petite fleur sauvage accrochée au corsage de l'averse.

ACHEVE D'IMPRIMER  
EN JUIN 1959  
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE LIORIT  
A DINARD

*Dépôt légal 2<sup>me</sup> trimestre 1959*

## AUX MEMES EDITIONS

---

Gilles FOURNEL : POUR UNE ENFANT SAUVAGE 500 F.

---

Marcel LE BOURHIS : D'AMOUR ET D'ÉCHÉANCE 300 F.

---

Michel MANOLL : LE VENT DES ABÎMES  
(Illustrations de Guy Bigot) 1.200 F.

---

Philippe DE BOISSY : CLAIR SILENCE 300 F.

---

Rolande BERNARD : TERRE DE GRANIT  
(Illustrations de Jack Chambrin) 650 F.

---

André HENRY : SIGNES  
(Prix Théophile Briant 1959) 500 F.

---

Il existe pour chacun de ces recueils, des exemplaires de  
luxe - Demandez-les aux Ed. SOURCES Boisgervilly - I-et-V.